Document généré le 29 avr. 2024 10:22

Recherches sociographiques

Peter NEWMAN, *L'establishment canadien, ceux qui détiennent le pouvoir*

Jorge Niosi

Volume 23, numéro 3, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, II. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI : https://id.erudit.org/iderudit/056007ar
DOI : https://doi.org/10.7202/056007ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Niosi, J. (1982). Compte rendu de [Peter NEWMAN, *L'establishment canadien, ceux qui détiennent le pouvoir*]. *Recherches sociographiques*, *23*(3), 455–456. https://doi.org/10.7202/056007ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans les processus de réseaux, la sociabilité paraît cette fois dominante. Les connexions de sociabilité sont relativement plus nombreuses dans les réseaux dysfonctionnels par rapport aux appareils et elles servent d'articulateurs entre diverses régions des réseaux dont elles assurent les liaisons entre les composantes qui autrement seraient isolées. Elles parviennent ainsi à maintenir en place des formes organisées de relations sociales que les autres types de connexions, occupationnelles ou partisanes, menacent de faire éclater. « Autrement dit, les connexions qui se laissent le plus facilement institutionnaliser dans les appareils et qui y sont les plus significatives seraient les moins significatives dans les réseaux, et inversement les connexions les plus significatives dans les réseaux se laisseraient le plus difficilement institutionnaliser dans les appareils où elles seraient moins significatives et pourtant nécessaires, du moins on peut le penser. » (P. 190.)

Lorsqu'ils appuient ou s'opposent à des appareils en place, plusieurs réseaux ont tendance à prendre eux-mêmes la forme de quasi-appareils. « Il y a là, semble-t-il, un problème très général dans nos sociétés qui sont à ce point organisées et dominées par les appareils qu'elles récupèrent bien souvent les réseaux qui s'opposent à ce mode dominant, tout autant que ceux qui l'appuient. » (P. 194.) Les réseaux peuvent-ils continuer d'inquiéter les appareils sans se transformer eux-mêmes en appareils ou en quasi-appareils ? C'est une interrogation pertinente que livrent les auteurs au terme de leur recherche.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.

Peter NEWMAN, *L'establishment canadien, ceux qui détiennent le pouvoir*, Montréal, L'Homme, 1981, 542p.

Peter Newman est probablement le journaliste le plus connu au Canada anglais. Ses ouvrages portant sur les milieux d'affaires et sur la politique canadiens ont fait l'objet de nombreuses éditions. (*Flames of Power, The Story of Canada's Greatest Businessmen*, 1959 ; *Renegade in Power. The Diefenbaker Years*, 1963 ; *The Distemper of Our Times*, 1968 ; *Home Country*, 1973 ; *The Canadian Establishment*, 1975 ; *The Acquisitors*, 1981 : tous chez McClelland and Stewart, de Toronto.) Cependant, *L'establishment canadien* est la première traduction d'un de ses livres en français — de là que Newman soit beaucoup moins connu au Québec. Publié originalement en anglais en 1975, l'ouvrage fut réimprimé à des dizaines de milliers d'exemplaires par la suite. Il a même donné lieu a une série de six émissions réalisées par le réseau anglais de Radio-Canada en 1980 et dirigées par David Gerrard. Né en Autriche, Newman arriva au Canada en 1940, étudia l'économie à l'Université de Toronto et fit une longue carrière de journaliste, d'abord dans le *Financial Post*, puis dans le *Magazine Mclean's*. Récemment, il annonçait sa décision d'abandonner le journalisme et de se dédier exclusivement à écrire des ouvrages.

Ce livre nous présente une vaste fresque des milieux d'affaires canadiens. Il commence en décrivant deux des principaux membres de sa bourgeoisie : John Angus Mc Dougall, alors président du *holding* torontois Argus Corporation, et Paul Desmarais, président du conseil et propriétaire de la société de gestion Power Corporation, de Montréal. Suivent une section sur les banquiers, une autre sur les grandes entreprises, une quatrième sur les seigneurs de la richesse et, enfin, une cinquième sur les organisations et sur les réseaux informels qui réunissent ces quelques centaines d'hommes d'affaires prospères d'un extrême à l'autre du Canada. Après la conclusion, l'on retrouve sept annexes apportant des données brutes sur différentes organisations et entreprises importantes de la bourgeoisie canadienne.

Qu'est-ce qui fait la force de cet ouvrage si populaire? Le premier de ses atouts est sans conteste la qualité du discours. Newman sait combiner les données économiques et les anecdotes personnelles sur les *businessmen* qu'il étudie. Les premières sont d'une très grande sûreté ; Newman sait de quoi il parle en matière d'entreprises et d'économie et il se trompe rarement. Quant aux secondes, qui occupent au demeurant au moins les deux tiers de l'ouvrage, elles sont remarquablement bien racontées, très diversifiées et très crédibles. Ainsi, Newman nous présente une vision « de l'intérieur » de la bourgeoisie canadienne avec ses châteaux, ses valets, son argenterie, ses limousines, ses clubs fermés, ses voyages et ses contacts avec la noblesse britannique et avec les politiciens locaux. Le deuxième atout du livre est la thèse, plus implicite celle-ci, qui le sous-tend : le Canada a sa propre bourgeoisie bien en selle, contrôlant ses propres entreprises et exerçant une influence très marquée sur l'État et sur la société. Je partage entièrement cette perspective, que j'essaie d'avancer aussi avec d'autres moyens et pour un autre public.

Les défauts de l'ouvrage découlent de la conception que Newman se fait de son métier. À cet égard, on peut lire dans la conclusion que « ... du point de vue du journaliste, l'exercice du pouvoir est essentiellement le spectacle de conflits de personnalités » (p. 459). C'est là une conception particulièrement restreinte du métier de journaliste car, bien souvent, les « conflits de personnalités » cachent des conflits autrement plus profonds, tels des projets politiques ou économiques très divergents, ou des groupes économiques aux intérêts opposés. Combien de « conflits de personnalités » ont été soulevés par les politiques économiques nationalistes des libéraux fédéraux comme Walter Gordon, Marc Lalonde ou Herb Gray, ou par l'opposition entre les milieux d'affaires anglosaxons traditionnels et la nouvelle bourgeoisie canadienne-française? Rappelons à ce sujet les tentatives frustrées d'achat d'Argus Corporation par Paul Desmarais en 1974, et du Royal Trust par Robert Campeau en 1980, la première ayant déclenché une commission royale d'enquête, la seconde de nombreuses poursuites légales. Peut-être Newman serait-il tenté de les décrire comme des conflits de personnalité. En somme, l'auteur s'interdit d'aller au-delà du superficiel, de dépasser l'anecdotique et de lancer quelques hypothèses pour organiser son matériel. Mais c'est peut-être trop demander à un auteur qui n'a aucune ambition scientifique, même purement descriptive. Dans la masse d'informations que Newman a colligées, le sociologue peut cependant piger des données intéressantes, quitte à les confirmer par ailleurs et à condition de les intégrer dans un système conceptuel plus solide. De ce point de vue, les ouvrages de Newman, et *L'establishment canadien* en particulier, constituent des sources de données les plus agréables à lire qui soient.

Jorge NIOSI

Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.

P.-A. TURCOTTE, *L'éclatement d'un monde. Les Clercs de Saint-Viateur et la Révolution tranquille*, Montréal, Bellarmin, 1981, 366p.

L'impact de la Révolution tranquille au Québec s'est fait largement sentir, notamment sur les communautés religieuses enseignantes telles les Clercs de Saint-Viateur, qui pouvaient compter antérieurement sur « le soutien inconditionnel de la société globale et de l'Église » (p. 51). L'auteur, Paul-André Turcotte, entreprend, dans une étude socio-historique, de nous montrer comment la sécularisation de la société québécoise a entraîné l'effondrement de la fin première des Clercs de Saint-Viateur.

Les trois parties du livre : un monde menacé (1957–1964), un monde qui se désagrège (1964–1969), un monde effrité (1969–1972), établissent le cadre historique où se jouera la réforme